

Pascal Nicolas–Le Strat

Quand la sociologie entre dans l'action
La recherche en situation d'expérimentation
sociale, artistique ou politique



éditions du commun

Édition revue et augmentée, avec l'aimable autorisation de Rémy Hess et des Presses Universitaires de Sainte Gemme qui ont publié une première édition de ce texte en 2013.

Photographie de couverture : Marie Buard
Maquette : Benjamin Roux
Relecture : Fabien Gouriou et Émilie Bernard

Éditions du commun – Rennes
www.editionsducommun.org



Cette oeuvre est sous licence Creative Commons :
Attribution – Pas d'utilisation commerciale –
Partage dans les mêmes conditions 4.0 International.
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>
Éditions du commun © février 2018
Pascal Nicolas–Le Strat © février 2018
ISBN : 979–10–95630–11–1
Dépôt légal : février 2018

Pour Sébastien Joffres



Sommaire

Introduction. L'engagement d'une pratique.....	9
1. La mise à l'épreuve réciproque des savoirs et des expériences.....	35
2. Artistes et sociologues, complices en recherche.....	55
3. Expliciter les processus. La recherche-action dans une perspective <i>open source</i>	73
4. La portée constituante (instituyente) d'une sociologie.....	91
5. Une sociologie qui prend en compte le réel-en-devenir.....	107
6. Politique de l'expérimentation et engagement de la sociologie.....	129
Conclusion. Pratiques de la réciprocité.....	151
Annexe 1. Un projet d'Éco-urbanité : <i>L'expérience d'ÉCObox dans le quartier La Chapelle à Paris</i>	169
Annexe 2. Projet <i>Correspondances citoyennes en Europe – Les migrations au cœur de la construction européenne</i>	174
Annexe 3. Projet <i>Expéditions</i>	183
Annexe 4. Séminaire <i>Les fabriques de sociologie : pratiques et modes de « production » des recherches en situation d'expérimentation sociale</i>	194
Annexe 5. Séminaire <i>Usages et écologie des savoirs : vers une constitution mutuelle et réciproque de la connaissance</i>	207
Bibliographie	215



Introduction.

L'engagement d'une pratique

Ma préoccupation, au moment où j'entreprends l'écriture de ce livre, n'est pas principalement l'engagement individuel du sociologue dans l'action, mais bien l'engagement collectif d'un métier et d'une pratique, à savoir une recherche en science sociale en tant que dispositif de coopération pour agir et penser¹. Comment une recherche en science sociale s'engage-t-elle dans l'action et prend-elle sa part, et toute sa part, aux enjeux politiques du moment ? Sur quel type de recherche le mouvement social peut-il compter effectivement, manifestement ? Dans quelle mesure la sociologie représente un appui et une alliance potentielle pour les collectifs hybrides de professionnels et de citoyens qui tentent d'expérimenter de nouvelles modalités de vie et d'activité, de socialité et de voisinage, d'échange et d'urbanité ? Ces collectifs sont actifs sur le terrain du logiciel libre, des occupations (friches et squat), de l'habitat collectif, des pratiques artistiques de co-création, de la santé communautaire, des pratiques participatives en matière urbaine et architecturale... La liste est longue et je n'ai bien évidemment pas mené des travaux sur l'ensemble de ces terrains. La question qui se pose à la sociologie, et plus généralement à la science sociale dans sa diversité et sa pluralité, est bien

1. Le titre de cet ouvrage m'a été inspiré par la lecture du livre de Dominique Felder, *Sociologues dans l'action (La pratique professionnelle de l'intervention)*, L'Harmattan, 2007, en sachant que le déplacement de l'interrogation, du sociologue vers la sociologie (la sociologie dans l'action) est à mes yeux essentiel.

celle-ci : reste-t-elle en commentaire par rapport à ce qui se tente, se cherche et s'explore dans la société à l'initiative de nombreux collectifs ? S'octroie-t-elle une position d'autorité, distante et bien sûr « éclairée », par sa capacité à révéler ce que les personnes impliquées (les habitants, les militants, les citoyens) ne seraient pas en situation de voir, à faire émerger ce qui resterait enfoui et masqué sans son intervention, à éclairer la voie et la conscience nécessairement obscure pour ceux qui sont immergés dans leur résistance, leur vie et leur situation ? Ou, sur un mode radicalement différent, accepte-t-elle de descendre dans l'arène, de prendre pied sur la scène sociale des luttes et des engagements et d'agir de plain-pied avec les autres acteurs en apportant sa contribution spécifique ? Envisage-t-elle d'agir au rez-de-chaussée des initiatives et des expériences, en prise immédiate et directe avec les luttes et les expérimentations ? C'est bien cette sociologie-là qui m'intéresse (politiquement) et que je revendique (professionnellement) ; une sociologie tout à la fois critique car elle aspire à une transformation de l'ordre existant, et contributive car elle juge indispensable de s'associer aux expériences engagées et d'y apporter sa pierre. Il s'agit d'une sociologie qui entre sans hésitation dans l'action, une sociologie qui se met à l'ouvrage au sein des expérimentations, dans une filiation revendiquée avec la recherche-action. Je la désigne comme *une recherche en situation d'expérimentation*², donc en rapport immédiat avec des expérimentations sociales et artistiques, urbaines et politiques. Je voudrais dans cet ouvrage tenter d'en expliciter certains enjeux et perspectives, tout à la

2. Olivier Noël, pour sa part, retient le terme de « sociologie d'intermédiation ». Voir son article « Pour une sociologie d'intermédiation : intervenir dans des configurations d'actions publiques politiquement sensibles », 2010, en ligne : http://www.msh-m.fr/IMG/Pour_une_sociologie_d_intermediation.pdf.

fois sur un plan politique, méthodologique et épistémologique. Je le fais en ayant parfaitement conscience que pour tenir véritablement l'ensemble de ces enjeux et perspectives, il reste encore beaucoup à faire, beaucoup à expérimenter³. Cet ouvrage propose donc des premières pistes.

Dans le *journal de recherche* que j'ai tenu en 2009-2011, qui portait centralement sur mon activité d'enseignant-chercheur⁴, j'ai tenté de caractériser la sociologie à laquelle j'aspire et qui est au cœur du présent ouvrage. J'en livre donc ici un long extrait.

« Pour résister et aller de l'avant, je dispose d'une sorte de cartographie sociologique personnelle, composée de lignes de force, de points de passage, de marques d'opposition ; elle s'esquisse autant sur un plan épistémologique (la conception d'une sociologie critique), polémologique (les micropolitiques de la sociologie) que méthodologique (un agencement de l'activité). Cette cartographie politico-scientifique m'aide à me repérer, à me décaler, à m'embusquer, voire, parfois, à me soustraire à l'attention. J'en livre ici quelques caractéristiques.

En plein milieu. Je défends une sociologie tout à la fois critique et contributive — une sociologie qui exerce sa faculté créatrice et constituante tout en maintenant son engagement critique. Ces deux moments sont indissociables ; ils sont contemporains l'un à l'autre. Une sociologie « éprouve » le réel dès lors qu'elle l'effectue ; elle le découvre quand elle agit en lui. Elle ne se tient pas

3. Nous nous y employons collectivement, en coopération, au sein du réseau des Fabriques de sociologie : <http://www.fabriquesdesociologie.net>.

4. Ce journal de recherche a été publié en 2011 sous le titre *Fabrique de sociologie (Chroniques d'une activité - Novembre 2009 / Février 2011)*, Fulenn.

à distance. Elle participe à l'élaboration des situations et des activités et, à cette occasion, elle prend la mesure des rapports sociaux, des résistances et des possibles, des impensés et des empêchements à agir. Elle ne connaît que ce qu'elle contribue à produire, à agencer et à déployer. Elle ne critique avec force et envergure que ce qu'elle a mis au travail, en travail. C'est parce qu'elle contribue à fabriquer une réalité de vie et d'activité qu'elle est en capacité d'accéder à ce qui va se déterminer à cette occasion et explorer ce que cette réalité réserve comme perspective et enfermement, comme émancipation et oppression. Le travail critique s'exerce au beau milieu des processus, en plein milieu. Il faut solliciter les situations pour débusquer le non-encore qu'elles abritent⁵. Il faut les composer et les recomposer autant que besoin pour amener à fleur de réalité la puissance du rapport social. C'est uniquement lorsqu'une réalité est mise au travail et en mouvement qu'elle laisse entrevoir sa trame, sa structuration, son architecture. Une sociologie critique s'efforce, concrètement, matériellement, de réintroduire du processus, d'opérer des déplacements, de dégager des nouveaux horizons de sens et d'action car une réalité n'est jamais aussi accessible à l'analyse et à la critique que lorsqu'elle se transforme, se met à découvert et se trouve en déséquilibre. Réagencer ou fabriquer une situation, évaluer la portée des dyna-

5. Cette sociologie du non-encore, de l'advenir et des possibles, que réserve toute situation, trouve son origine dans ma lecture d'Ernst Bloch et de son principe espérance – une lecture qui aura laissé une empreinte forte dans ma trajectoire intellectuelle (Voir *Le principe espérance*, Tome I, Gallimard, 1976 ; Tome II – *Les épures d'un monde meilleur*, Gallimard, 1982 ; Tome III – *Les images-soubaits de l'Instant exaucé*, Gallimard, 1991.). Cette sociologie du réel-en-devenir, que je tente de pratiquer, dialogue aujourd'hui très positivement avec l'épistémologie des émergences que promeut Boaventura de Sousa Santos dans son *Épistémologie du Sud – Mouvements citoyens et polémique sur la science*, Desclée de Brouwer, 2016.

miques qui s'amorcent et des rapports qui se nouent dans ce nouveau contexte, penser et agir dans une confrontation critique ces transformations, aussi vite qu'elles se mettent en œuvre : ces trois moments sont indissociables, chacun devient le présupposé de l'autre, le meilleur analyseur de l'autre. Ce chaînage donne sa puissance à l'engagement critique, cet enchaînement, sa portée.

De plain-pied. La fabrique sociologique est immanente au projet ; elle représente un de ses moments constitutants, une de ses actualisations ou un de ses devenirs. Un projet ne s'étage pas mais se latéralise par poussées successives, par ajouts et prolongements. Aucune dimension ne s'établit en surplomb d'une autre ; toutes viennent compliquer le processus sur un mode parfaitement latéral en adjoignant, hybridant, bifurquant, dissociant... La fabrique sociologique s'inscrit pleinement dans cette relation expansive que le projet entretient avec lui-même. Une hypothèse, par exemple, accorde un surcroît d'existence sur le mode d'un « et si... » ; cette ré-élaboration hypothétique du projet laisse entrevoir une réalité différente, que les personnes investiraient ou non. C'est une fiction théorique (et si...) qui se formule à l'intérieur du projet, en débat avec l'ensemble des protagonistes, et qui aide à désinhiber les imaginaires et incite conséquemment à agir et penser dans une optique différente. Le travail d'interprétation et d'analyse fonctionne, là aussi, sur un mode parfaitement similaire ; il octroie un supplément de sens à des réalités qui n'en manquent pourtant pas en donnant à voir et à lire l'existant dans une perspective inattendue, i.e. sociologique. À cette occasion, le projet se révèle pour ce qu'il est, à savoir un agencement qui incorpore, sur un mode plus ou moins explicite et assumé, nombre de déterminations, certaines lourdement conservatrices, d'autres plus libres de leur développement. Une fabrique sociologique, établie à demeure dans la situation, encourage donc les participants à faire

retour sur leur expérience et à s'approprier la multiplicité des rapports sociaux qui trame l'activité et structure leur réalité commune, à s'en emparer sur un mode réflexif et analytique pour mieux défaire les emprises, déborder les évidences ou forcer les possibles. J'exerce donc une sociologie qui agit de l'intérieur et par l'intérieur car, prise au vif des réalités, interpellée par la multitude des événements, elle gagne en disponibilité et en réactivité. Elle se montre plus incisive, plus mordante. Le projet se développe ; il n'attend pas. Les questions surviennent et ne patientent pas. Le travail sociologique se réalise effectivement de plain-pied, dans le brouhaha de l'activité et l'agitation de la situation, au rythme des problèmes qui se posent, sous les coups de boutoir des crises qui ne manquent pas de survenir, à la mesure des questions que lui adressent les protagonistes. Elle gagne en pertinence et aiguise son regard critique parce qu'elle reste sur le qui-vive et parce qu'elle s'expose sans précaution méthodologique à la rugosité des réalités. La vitalité du projet l'oblige, l'oblige à affûter ses arguments, l'oblige à porter loin son ambition intellectuelle. De plain-pied. Frontalement. À découvert. La sociologie que j'aime est une sociologie qui préserve une certaine sauvagerie. Au plus vif.

De plein vent. Souvent la sociologie attend que les passions se soient apaisées avant d'engager son travail. Elle se tient en retrait. Elle intervient après-coup. Sa temporalité ne s'accorde pas avec celle des situations et des activités. Je le regrette. Elle maintient ses distances comme si certaines réalités, si vives, si impulsives, heurtaient une certaine bienséance dans l'exercice du métier, comme si cet excès de passion était incompatible avec l'idéal d'objectivité et de respectabilité auquel aspire la discipline. N'en déplaise au sociologue, le social correspond rarement à l'objet parfaitement délimité et circonscrit qu'il a projeté lors de la rédaction de son programme de recherche. Il échappe ; il

s'échappe. Il excède les définitions et déborde les catégories d'analyse. Effectivement, il est passionné. La frilosité n'est pourtant pas de mise. Ces affects signent la vitalité et la créativité des existences, parfois leur furie, et le social se nourrit de cette effervescence. Une sociologie critique doit agir de plein vent. Elle accède au social et pareillement à ses passions. Elle explore les situations et fraie son chemin parmi ces multiples intensités de vie. Au milieu, en plein milieu. Le chercheur est parfois tenté de mobiliser son outillage méthodologique pour se préserver parce que ces affects le troublent, l'impliquent au-delà de ce qu'il tolère, mettent en risque ses habitus. Il convoque alors le social dans un « lieu » neutre, abstrait et extériorisé : un entretien, une séquence d'observation soigneusement délimitée ou la passation d'un questionnaire. Il l'aseptise. Il déclare le faire au nom d'une exigence de rigueur et de neutralité. Je crains qu'il ne le fasse essentiellement à cause de l'inquiétude qui le saisit lorsque la situation lui échappe et lorsque le social se révèle à lui pour ce qu'il est, une complication d'ordre et de désordre, de raison et d'emportement. À l'encontre de cette vision défensive et précautionneuse, je m'empare des méthodes des sciences sociales et de ses concepts pour avancer loin, très loin, au cœur des réalités ; ils me servent de guide. Méthodes et concepts tracent des voies, ouvrent des pistes. Ce sont de merveilleux instruments pour se déplacer intellectuellement au sein des situations et des activités, pour les aborder frontalement ou de biais, très directement ou après nombre détours, explicitement ou par surprise. Je recours à leur appui et à leurs ressources dans une visée offensive, aucunement brutale ou intrusive. Il n'est pas nécessaire de faire violence pour accéder, explorer, découvrir. Par contre, il faut savoir insister, progresser, s'immerger. Le sociologue est un marcheur innombrable ; il ne redoute pas les longs trajets. Le terrain est caillouteux, inconfortable, parfois glissant. Mais je n'attends pas que le social m'offre un meilleur

visage. Je le prends tel qu'il se présente à moi, passionné, dérangeant, séduisant. Je l'accepte tel qu'il est, à l'instant même, pour que mon engagement critique porte au réel, là où effectivement les enjeux se posent et les rapports sociaux se déterminent. Le social aseptisé ne m'intéresse guère — ce social des sociologues, celui discipliné par l'entretien ou le questionnaire, celui qui nous offre un visage acceptable, suffisamment assagi pour rendre confortables nos chères études. Non je le préfère intempestif. Je suis un ouvrier de métier qui ne craint ni la poussière, ni les copeaux. Le bel ouvrage me préoccupe, le bel art assurément beaucoup moins.

À la portée constituante. Une sociologie critique doit assumer professionnellement et politiquement sa portée constituante. Il est si facile, la recherche réalisée, le rapport déposé, de s'en remettre aux acteurs concernés, dans un geste qui se prétend libéral, en leur confiant le soin d'en tirer les enseignements et les conséquences. Cet appel à l'autonomie des acteurs — il leur appartient, à eux directement concernés, de s'approprier les résultats de la recherche et de les finaliser en fonction de leurs intérêts propres — est une belle fiction professionnelle dont s'est doté le métier pour ne pas s'exposer outre mesure en terrain difficile, en terrain inconnu : nous engageons notre responsabilité sur les conditions de production de la recherche, sur la recevabilité de ses résultats, aucunement sur leur usage, certainement pas sur les dynamiques qui s'engagent. La sociologie excelle dans l'art de l'esquive et s'en tire à bon compte. Une autre politique de la sociologie est à la fois indispensable et parfaitement accessible — une sociologie qui se préoccupe moins des résultats qu'elle est supposée produire que des processus qu'elle a inévitablement amorcés, des processus constituants qu'elle a politiquement l'ambition de faire naître et de déployer. Nous ne dénions pas à la recherche en sciences sociales la capacité de poser des résultats mais nous

lui reprochons de se focaliser sur eux à l'excès, de multiplier ses efforts pour les abstraire de leur contexte d'émergence et d'en durcir artificiellement les contours et les caractéristiques. Un résultat doit tenir. La tentation est grande de le réifier. Il affiche son caractère conclusif et dissuade toute tentative de ré-interprétation. La recherche aboutie, une guerre de tranchée commence. Le chercheur se transforme en garde frontalier de crainte de laisser apparaître des zones d'indétermination ou de voir son bel effort définitionnel se lézarder et laisser échapper de nouvelles perspectives de sens ou de nouvelles lignes d'interprétation. Une sociologie construit des résultats et ces résultats produisent bien évidemment des effets de réalité (un constructivisme) mais cette approche est à mes yeux bien trop statique et précautionneuse. Elle reste largement en deçà d'un mouvement constituant. La recherche en sciences sociales se défie des processus — des processus qu'elle a pourtant elle-même instaurés. Elle se développe donc sur un mode paradoxal en effectuant toujours un pas en arrière car elle doit réfréner et ralentir les dynamiques sociales pour pouvoir les circonscrire en tant que fait et résultat. Elle s'arc-boute sur ses acquis de recherche pour éviter qu'ils ne soient à nouveau débordés, prolongés, voire transgressés. Elle fixe, elle bloque, elle fige. La sociologie critique que j'appelle de mes vœux est une sociologie qui se préoccupe fondamentalement de constituer des processus, en lien avec les protagonistes de la situation, et qui agit intellectuellement à l'intérieur de ces micrologies, longtemps et longuement. Elle intègre le discours réformiste du constructivisme (une recherche transforme inévitablement les réalités qu'elle est en train d'investiguer) mais pour mieux le déborder en se mettant au travail au moment où justement le travail de recherche ouvre un autre horizon de sens et d'action, où il amorce une phase instituante et où il engage un mouvement constituant de nouvelles réalités sociales. Le discours constructiviste s'interrompt à l'instant où, pour ma part, je

désire commencer mon travail, à savoir à l'endroit même où la recherche a dès à présent commencé à re-signifier et à performer la situation. Le résultat d'une recherche ne vaut pas principalement pour ce qu'il délimite et capitalise mais pour ce qu'il ouvre et dissémine (une portée constituante). J'indexe sans hésitation ma pratique sociologique sur ces réalités en devenir, au-delà des acquis et non en deçà. Dans ce contexte de travail, la production scientifique ne représente pas un aboutissement en soi mais une prise sur laquelle prendre appui pour porter toujours plus avant le concept, l'analyse ou l'hypothèse.

Une charge événementielle. Une recherche fait événement. Elle fait événement en situation, sur un registre à chaque fois spécifique. Elle indétermine le présent. Ce qui était considéré comme évident devient à la fois plus incertain et plus hésitant. La formulation d'une hypothèse décale le regard. La restitution d'une observation donne à voir en termes inhabituels une réalité familière. Une analyse adjoint et articule des réalités qui pouvaient se vivre sur un mode dissocié. Une interprétation sollicite le débat et offre la possibilité aux différents protagonistes de (re)prendre l'initiative à propos de questions qui les impliquent personnellement et collectivement. Cette charge événementielle rouvre les situations et elle le fait en modifiant la façon dont les personnes se rapportent à leur propre présent. Une sociologie prend alors toute son envergure écosophique. Elle affecte fondamentalement le rapport que chacun entretient avec son environnement de vie et d'activité et le rapport à soi et aux autres qui se détermine dans ce contexte. La recherche fait certes événement mais encore faut-il que l'ensemble des acteurs impliqués — et en premier lieu le sociologue ! — en prennent conscience, l'assument et décident de s'en saisir. L'onde de choc de l'événement peut très vite être amortie par la force des habitudes, contrecarrée par l'emprise conservatrice des institutions ou

réabsorbée dans la compacité de la vie quotidienne. Un événement — en l'occurrence, une interprétation décalée, une analyse qui articule des éléments longtemps considérés isolément, une observation dérangement — provoque à la fois un effet de suspension et un effet d'accélération. Le travail de recherche est en capacité d'ouvrir une réelle parenthèse temporelle et spatiale, en tenant à distance par l'intellect et l'imaginaire, mais pour un temps limité et fragile, certaines évidences ou logiques oppressives. Mais une sociologie doit déployer le meilleur de sa puissance intellectuelle pour y parvenir. Dans ma pratique sociologique, j'ai parfois l'impression que mes analyses et observations fonctionnent principalement comme des contre-feux ou des contreforts qui m'aident et aident les personnes avec qui je collabore à contenir les poussées conservatrices qui nous affectent par de multiples aspects. Le travail de recherche doit se montrer particulièrement conséquent et argumenté pour vraiment les maintenir à distance et pour tenir ouvert le mince espace de pensée et d'action qui s'est ainsi libéré. Cet intervalle engendré par l'événement, cet entre-bâillement de l'espace et du temps est vraiment précieux. Il représente un des apports majeurs d'une sociologie critique. L'interruption est féconde. C'est un interstice dont il faut parvenir à se saisir, à partir duquel il devient possible de se mettre au travail en commun, sans être trop rapidement rattrapé par des emprises inbibantes ou disqualifiantes. Parce qu'il provoque une interruption et une suspension, l'événement accélère et intensifie les démarches d'analyse et d'interprétation. Encore faut-il que le sociologue et ses interlocuteurs ne laissent pas l'intervalle se refermer à peine ébauché. Les efforts doivent converger pour permettre à l'événement d'insister et de résister. L'essentiel des avancées d'une sociologie critique s'effectue dans ces minces passages, dans ces courtes parenthèses, dans ces moments où l'effort de pensée peut s'intensifier, se glisser entre les évidences et traverser les systèmes de représentation

dominants, fortement durcis et oppresseurs ». [Journal de recherche en date du mercredi 26 mai 2010].

Jean Dubost⁶ et André Lévy désignent comme des *expérimentations sociales* « des actions ou des expériences concrètes, qui se veulent innovantes, prospectives (communautés, groupes autogérés...) et qui constituent en elles-mêmes une forme de recherche, une recherche en acte [...]. Elles constituent des recherches non seulement parce qu'elles mettent à l'épreuve des idées ou des utopies, mais aussi parce qu'elles s'accompagnent d'une réflexion et d'une analyse, menées au fur et à mesure par leurs auteurs ou promoteurs (carnets de notes, échanges plus ou moins organisés, compte rendus écrits...) pour mieux comprendre les conditions et les limites de leurs expériences et éventuellement pour les faire connaître⁷ ». Comme le souligne André Lévy : « le surgissement de l'inédit, du surprenant, dans la pensée et dans le discours ne laisse pas la réalité intacte. C'est dans la mesure où celle-ci est menacée d'implosion que des découvertes peuvent avoir lieu, non pas comme quelque chose qui résulterait du travail du seul chercheur, ni de celui des seuls acteurs, mais comme quelque chose qui survient entre eux. C'est lorsque des acteurs sociaux se situent aussi en sujets connaissant, en analystes participant à l'élaboration de leur histoire et de ses significations, lorsque se dévoile un peu pour eux ce qui surdétermine leurs problèmes et leurs angoisses, leurs rôles

6. Jean Dubost, *L'intervention psycho-sociologique*, Presses Universitaires de France, 1987, en particulier p. 133.

7. André Lévy, « La recherche-action : une autre voie pour les sciences humaines ? », in Jean-Pierre Boutinet (dir.), *Du discours à l'action (Les sciences sociales s'interrogent sur elles-mêmes)*, L'Harmattan, 1985, p. 50-68, p. 58. Voir aussi René Barbier, *La recherche Action*, Anthropos, 1996, p. 27-28.

et leurs relations, leurs représentations, leurs motivations, leurs ambitions, et qu'ils concourent à les transformer, que le chercheur peut s'approcher de "l'inouï", en même temps que surgissent des pratiques sociales nouvelles⁸.

Les expérimentations réservent nombre de perturbations qui représentent à chaque fois des opportunités de recherche, tant il est vrai — et la recherche-action l'a parfaitement documenté depuis longtemps — que les réalités se laissent d'autant mieux connaître qu'elles sont en transformation ou en mouvement. Ces perturbations ouvrent le possible de la recherche. Elles laissent entrevoir ce que le cours ordinaire des choses dérobe habituellement au regard ; elles entrebâillent en quelque sorte les réalités. Ces perturbations s'apparentent donc à des « dispositifs de visibilité », ainsi que les désigne Georges Lapassade. « *Ces dispositifs de visibilité sont, pour parler maintenant le langage de l'analyse institutionnelle, des analyseurs construits. Ils instituent un dérangement des routines visant à les rendre visibles⁹.* »

La *recherche en situation d'expérimentation* profite également de la pluralité des savoirs qui se font jour à l'occasion de cet agir en situation d'incertitude, propice à une ouverture des expériences et à un réengagement des connaissances. En situation d'expérimentation, les protagonistes ne peuvent pas rester arc-boutés sur leurs acquis ; ils se risquent et éprouvent à nouveau compte la situation. L'expérimentation fait advenir de nouvelles expériences de savoir et favorise les explorations et les découvertes. Elle est avant tout une audace de pensée. La recherche en sciences sociales peut tirer le meilleur de cette confrontation stimulante et constructive aux

8. *Ibid.*, p. 66-67.

9. Georges Lapassade, *L'ethno-sociologie*, Méridiens Klincksieck, 1991, p. 80.

autres expériences de savoir (professionnel, militant, ordinaire...). Si elle s'en donne la possibilité, en instaurant des protocoles méthodologiques appropriés, la *recherche en situation d'expérimentation* s'apparente alors à un authentique laboratoire collaboratif.

Enfin, toute épistémologie, et particulièrement celle qui intéresse notre propos, manifeste aussi, consubstantiellement, une « subjectivité de recherche » bien spécifique. Qui est le « sujet » d'une recherche en situation d'expérimentation ? Quel type de « subjectivation » épistémique appelle cette pratique de recherche ? Nous dirions qu'elle fait avant tout advenir un chercheur à l'imaginaire hétérologue¹⁰, à savoir un chercheur bien sûr expérimenté dans la pratique de son idiome spécialisé (le langage d'une science sociale) mais, aussi, pareillement habile pour composer avec d'autres langages — ceux des personnes impliquées par sa recherche. C'est ce que suppose aussi, par exemple, l'ethnométhodologie lorsqu'elle invite le chercheur à devenir membre à part entière de la situation / de la communauté qui préoccupe sa recherche. En situation de recherche-action, le chercheur apprend à dépasser l'essentialisme identitaire de « sa » langue spécialisée (la sociologie, par exemple) et, donc, apprend à l'écrire à la croisée des différents langages auquel il se trouve nécessairement confronté. Ce type de recherche introduit, au sein des sciences sociales, une autre expérience langagière (conceptuelle, théorique, argumentative, descriptive...), plus *métis* et hybride — une expérience qui allie dans un équilibre, particulièrement stimulant à inventer, l'exigence théorique et argumentative d'une

10. Nous nous inspirons du travail particulièrement stimulant de Myriam Suchet, *L'Imaginaire hétérologue (Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues)*, Classiques Garnier, 2014.

science sociale et les *prises existentielles* autorisées par les langages d'action et les savoirs d'expérience. La recherche-action entraîne inmanquablement le chercheur dans une expérience épistémique inhabituelle. Elle l'invite à parler en quelque sorte *hors de ses mots* et, possiblement, à penser sociologiquement en composant avec de nombreux mots étrangers à son univers de recherche et qui, pourtant, accueillent les constructions de sens sociologique qu'il souhaite développer. La *recherche en situation d'expérimentation* appelle donc une subjectivité ouverte aux hybridités et exposée aux transversalités. La conception classique de l'enseignement des sciences sociales et des formations doctorales n'est d'évidence pas la plus adaptée aux attendus d'une recherche de ce type, en plein air et, surtout, de plein vent. La *recherche en situation d'expérimentation* suppose un certain type de « soi épistémique¹¹ » : une capacité à interagir et à se déplacer, à penser avec d'autres et dans les mots des autres.

Les *recherches en situation d'expérimentation sociale*¹² impliquent donc des *épistémopolitiques* bien spécifiques, qui font l'objet des développements de cet ouvrage, et qu'il est possible de synthétiser dès à présent à partir de quelques grandes caractéristiques.

– La recherche s'appuie sur des formes d'*interpellation réciproque* entre savoirs : entre savoirs spécialisés

11. « On ne maîtrise pas les pratiques scientifiques sans se maîtriser soi-même, sans cultiver assidûment un certain type de soi. » (Lorraine Daston, Peter Galison, *Objectivité*, Les presses du réel, 2012, p. 52.).

12. Pour une discussion des enjeux politiques auxquels sont confrontées les recherches-action et les recherches-expérimentation, il est possible de se reporter à Jean-François Marchat, « Recherche-action et question politique », in Françoise Crézé, Michel Liu (coord.), *La recherche-action et les transformations sociales*, L'Harmattan, 2006, p. 183-205.

et savoirs du quotidien, entre savoirs formalisés et savoirs d'expérience, entre savoirs de recherche et savoirs d'action. Ce point de vue de méthode, qui est aussi un point de vue politique, suppose évidemment que les différences qualitatives entre ces savoirs ne se réifient pas en hiérarchisation et en prise d'autorité de l'une sur les autres. Ce jeu d'*interpellation réciproque* n'est envisageable que dans le cadre d'un rapport symétrique et égalitaire. Cette dynamique possède donc un caractère profondément démocratique, mais un caractère démocratique qui va au-delà d'une simple démocratie participative pour s'orienter vers une *démocratie contributive*. Chacun est ici en capacité (et en droit) de prendre la parole à partir de ce qui fait expérience pour lui et ce qui fait, conséquemment, savoir pour lui (son expertise, sa compétence). Chacun est en possibilité de faire valoir sa contribution (en l'occurrence intellectuelle) et de la voir respectée et reconnue.

– La *recherche en situation d'expérimentation* tire bénéfice de la perturbation des routines et des évidences occasionnée par le processus d'expérimentation et d'innovation¹³. Le travail sociologique peut en effet s'engager sur ces points de rupture et de tension et découvrir d'autres réalités, des réalités qui restent d'habitude discrètement enfouies au cœur de la vie de tous les jours. Ce n'est pas le sociologue, à lui seul, qui est en capacité de les découvrir dans la double acception du terme, de les amener à découvert et d'en faire la découverte. C'est bien le processus d'expérimentation engagé collégialement qui opère cette mise à découvert et qui permet

13. J'ai expérimenté ces dynamiques de perturbation lors de mes collaborations de travail avec Romain Louvel, artiste, docteur en Arts plastiques, et Nicolas Combes, développeur de projets culturels, à l'occasion des projets *Correspondances citoyennes en Europe* (voir Annexe 2) et *Expéditions* (voir Annexe 3).

de nouvelles observations et explorations. Cette perturbation est l'affaire des personnes elles-mêmes et ne saurait en aucune façon leur faire violence. C'est une dynamique très fructueuse pour la recherche à condition que celle-ci s'engage bien sûr en toute collégialité. Ces perturbations relèvent d'une méthode (une façon d'entrouvrir les réalités et d'accéder à la richesse de leurs devenirs) et non d'une visée (du type provocation esthétique-politique comme l'ont beaucoup pratiqué les avant-gardes politico-artistiques du XX^e siècle).

– La recherche contribue à la conception et à la mise en œuvre de l'expérience. En situation d'expérimentation sociale et/ou artistique, la sociologie possède une portée à la fois critique et contributive. Elle participe à la constitution des situations et des actions. Elle ne se tient pas à distance dans une sorte de neutralité parfaitement improbable ; elle est au travail et prend pleinement part aux dynamiques qui s'amorcent. Elle le fait à partir des ressources qui sont les siennes sous la forme de méthodes, cadres d'analyses, concepts... Un concept, par exemple, est avant tout un mode d'accès (intellectuel) aux réalités, une façon de les voir et de les recevoir. L'introduction d'un nouveau concept ou cadre d'analyse, à l'occasion du travail de recherche, affecte donc fondamentalement le rapport que chacun entretient avec les réalités présentes et la façon dont il va agir ces réalités. Ce changement possède une portée à la fois critique, à travers cette reformulation et ce réengagement dans le rapport à la situation, et contributive par la capacité du travail de recherche à introduire et à acclimater de nouveaux ingrédients, de nouveaux *plug-ins* dirait Bruno Latour¹⁴.

14. « Si cette métaphore du *plug-in* est pour moi si parlante, c'est parce que la compétence ne vous est plus donnée d'un bloc, mais qu'elle vous parvient par morceaux et par paquets d'information

– La recherche s’actualise dans la situation ; elle se conçoit comme un des « moments » possibles de l’expérience, comme une de ses cristallisations, au même titre que d’autres : le moment de la vie quotidienne (les rituels et les routines qui s’établissent peu à peu en cours d’expérience), le moment politique (à travers les perspectives et les enjeux qui se débattent), le moment de la régulation (pour faire vivre les coopérations et les interactions). La recherche devient progressivement un des langages vernaculaires de l’expérience. Remi Hess explore dans plusieurs de ses livres cette constitution de notre existence sous la forme d’une pluralité de « moments » qui cohabitent en plus ou moins bonne entente¹⁵. Le moment sociologique (le moment « recherche ») se stabilise parce qu’il revient à échéances régulières sous une forme comparable. Il s’atteste et se réatteste par cet effet de reprise et de répétition. Observations après observations, analyses après analyses, le moment de la recherche se dégage d’un premier fouillis de pistes et de bribes ; il commence à se rassembler et à prendre forme. La *recherche en situation d’expérimentation* nous invite donc à réfléchir à une authentique *politique des moments* à travers notre capacité collective à faire vivre nos expériences de manière plurielle et pluraliste, à les actualiser dans une diversité de « moments » et à se déplacer au sein de cette multiplicité.

[...]. Produire l’équipement d’un humain n’est jamais une question de tout ou de rien, mais plutôt le résultat provisoire de tout un assemblage de plug-ins aux provenances les plus diverses. Former un tout réaliste n’est pas un point de départ incontestable, mais la réalisation provisoire d’un assemblage composite », Bruno Latour, *Changer de société – Refaire de la sociologie*, La Découverte, 2006, p. 304-305.

15. Remi Hess, *Henri Lefebvre et la pensée du possible (Théorie des moments et construction de la personne)*, *Economica / Anthropos*, 2009 ; *Produire son œuvre (le moment de la thèse)*, Téraèdre, 2003.

– Pour que les interactions se développent et que la coopération s’amorce, les processus de recherche doivent être explicités, rendus visibles et lisibles. Cette explicitation est le gage que l’expérience pourra être, non pas reproduite à l’identique, mais reconduite dans un contexte différent, par d’autres acteurs qui pourront tirer profit de cette antériorité. Il faut donc que ces processus puissent « se dire », par leurs acteurs concernés, pour pouvoir être « lus » par d’autres ; ils doivent donc trouver la voie d’un récit. Comment peuvent-ils se transmettre ? Comment leur contenu parvient-il à se déplacer d’une situation à une autre¹⁶ ? La recherche-action appelle donc une *politique du récit* afin que les acquis d’expérience réussissent à se transmettre latéralement, de situation en situation, contexte après contexte — afin que l’expérience puisse se réengager, qu’elle puisse être réengagée (et non reconduite) par d’autres, en d’autres lieux, en d’autres contextes.

– Au final, je retiens l’hypothèse qu’émerge à l’occasion de ces recherches-action une nouvelle forme d’activité, le *travail du commun*. Ce *travail du commun* se préoccupe de l’émergence, de la constitution et de la mise en activité d’un *commun* : un voisinage, une communauté de pratiques, une coopération, une co-production. Comment fabriquer du commun ? Comment faire commun et produire du commun ? Des compétences, des savoir-faire et des théorisations vont devoir être élaborés en ce sens et la recherche-action y a toute sa place, doit y prendre toutes ses responsabilités

16. Voir à ce propos le travail de recherche développé par Benjamin Roux concernant la façon dont les expériences collectives font trace, font récit et font histoire ; Benjamin Roux, *Comme un manifeste*, Les éditions du commun, 2015. Ses travaux sont accessibles sur son site *Cultivateur de précédents (Comment faisons-nous trace de nos expériences collectives ?)* : <http://www.cultivateurdeprecedents.org/>.

(théoriques et politiques). C'est dans cette voie que j'engage aujourd'hui mon travail sociologique. La notion de *travail du commun* est une notion qui n'est encore ni construite ni élaborée, bien que les réflexions se multiplient autour de la problématique du « commun », plus strictement, et de son rapport au « public » et au « privé »¹⁷. Il y a donc un effort de recherche-expérimentation important à réaliser à la fois sur le terrain pour éprouver et documenter cette notion, à la fois sur un plan théorique pour l'élaborer et l'étayer. Par exemple, un dialogue fructueux pourrait être développé avec la notion de *care*. En effet ce « prendre soin », cette attention à l'autre, inclut aussi une visée collective et concerne fondamentalement les communautés de pratiques et les *communs* de vie. Comment préserver et renforcer ce qui fait commun ? Comment accompagner ce type de processus ? Dans quelles perspectives théoriques et politiques inscrire cette attention à la fabrication du commun dans des situations de vie quotidienne, de pratiques urbaines ou d'activités professionnelles ? Je retiens donc aujourd'hui comme orientation de recherche ce *travail du commun*, cette capacité (professionnelle et militante) à mettre au travail la part de commun qui peut se constituer sur des terrains artistiques, sociaux, architecturaux ou urbains.

Faire commun en recherche, cet enjeu est central dans une démarche de recherche-expérimentation et il peut être compris dans deux sens différents, mais complémentaires. Dans une première acception, il peut être entendu comme une exigence et un désir de coopé-

17. Depuis la première édition de ce livre *Quand la sociologie entre dans l'action*, en 2013 aux Presses Universitaires de Sainte Gemme, j'ai poursuivi mon effort d'exploration et de caractérisation des enjeux du commun en publiant *Le travail du commun* aux éditions du commun, en 2016.

ration, de participation et de co-création au sein des processus de fabrication de la recherche. Dans une seconde acception, il peut être reçu comme la nécessité de mettre en recherche (en exploration, en expérimentation, en épreuve) la constitution du / des communs au sein de notre société, et ouvre donc un champ d'investigation sur la façon d'outiller conceptuellement la coopération, l'engagement participatif, l'autogestion ou encore la co-création. *Mettre en recherche le commun* et *faire recherche en commun* constituent les deux versants d'un même enjeu épistémologique, à savoir la capacité de la recherche en sciences sociales à répondre aux nécessités démocratiques et émancipatrices que le mouvement social actuel réactive et réactualise avec force.

La recherche-expérimentation confronte donc la recherche en sciences sociales à une double épreuve. D'une part à l'épreuve de ses propres dispositifs : en quoi la pratique de recherche répond-elle à un idéal démocratique de coopération et de participation ? Dans quelle mesure met-elle en pratique l'idéal du commun / un idéal de commun ? Quelle place va-t-elle prendre dans ce processus de transformation sociale qui implique pareillement les pratiques de soin, d'art, d'architecture, d'éducation... ? D'autre part à l'épreuve des questions que les radicalités sociales contemporaines lui adressent : dans quelle mesure la recherche se saisit de l'exigence contemporaine du commun / des communs ? Quelle peut être sa contribution à cette dynamique de transformation sociale ? Avec quels outils conceptuels et filiations théoriques peut-elle relever ce défi ? Ces deux axes de questionnement se déterminent réciproquement. Comment penser une recherche sur le commun qui ne se pratiquerait pas dans les termes d'un commun ? Comment mener une recherche sur la participation ou la coopération sans impliquer, dans

son mouvement même, des dispositifs participatifs et coopératifs ? Comment la science sociale peut-elle parler d'action sans être elle-même en action ?

Les perspectives théoriques, méthodologiques et politiques défendues dans cet ouvrage ont émergé de plusieurs dispositifs¹⁸ de recherche, conçus et éprouvés sur différents terrains. Ces dispositifs sont présentés en annexes du présent livre. Je les résume ici.

– L'expérience *ECObox*, un projet d'activation urbaine dont l'objet était l'investissement temporaire et participatif d'espaces en friche ou sous-aménagés. L'expérience a été engagée par deux architectes, Doina Petrescu et Constantin Petcou. Cette stratégie d'Éco-urbanité a été développée, en particulier, sur le site de la halle Pajol (friche industrielle, anciennement entrepôt SNCF) dans le quartier La Chapelle à Paris et s'est concrétisée par la création de micro-jardins temporaires et autogérés, associés à des initiatives culturelles ou artistiques. Le rapport de recherche que j'ai rédigé à cette occasion peut être téléchargé à partir de mon site de recherche¹⁹.

– Le projet *Correspondances citoyennes en Europe*, développé par l'association rennais *L'âge de la tortue* dans trois villes : Rennes, Tarragona et Cluj-Napoca. « Dans chaque ville a été organisée une résidence d'un mois. Quatre artistes de disciplines différentes (photographie, art plastique, vidéo, dessin, théâtre...) et deux chercheurs en science sociale se sont installés dans un appar-

18. Amandine Dupraz, *Éprouver et penser le « dispositif »*, 2016, en ligne : <http://corpus.fabriquesdesociologie.net/eprouver-et-penser-le-dispositif/>.

19. Pascal Nicolas-Le Strat, *Un projet d'Éco-urbanité : L'expérience d'ECObox dans le quartier La Chapelle à Paris*, IS-CRA, 2004, en ligne : <http://www.le-commun.fr/index.php?page=un-projet-d-eco-urbanite-iscra-2004/>.

tement dédié au projet et sont partis à la rencontre des personnes qui vivent sur ce territoire en vue de mobiliser chez chacune d'elles une matière intime et sensible constituée d'histoires de vie, de rêves, de doutes ou d'opinions politiques sur les migrations en Europe. Chaque récit a été matérialisé sous la forme d'une Correspondance qui a été adressée à un destinataire (élus, voisins, membres de la famille, inconnus...). En acceptant de se prêter au jeu de la correspondance, chaque personne a choisi de transmettre ses valeurs à travers un récit qui a été rendu public. Des rencontres et des débats ont été organisés autour de ces productions en vue d'alimenter les réflexions des citoyens et des décideurs publics. » Les réalisations des artistes et les travaux des chercheurs sont disponibles sur le site du projet²⁰. J'ai publié le journal de recherche tenu lors de ma résidence dans les trois villes dans mon livre *Fabrique de sociologie*²¹.

– Le projet *Expéditions*, initié par Romain Louvel (artiste plasticien) et développé par Nicolas Combes (association *L'âge de la Tortue*, Rennes). La phase-test du projet s'est déroulée en mars 2012 dans le quartier Maurepas à Rennes. Le projet est mis en œuvre en 2012-2013 dans les villes de Rennes, Tarragona et Varsovie. « *Expéditions est une expérimentation à la croisée des chemins de l'art, de la recherche en sciences sociales et de l'éducation populaire. Avec les acteurs associatifs et les familles du quartier concerné, il s'agit de valoriser les ressources culturelles, trop souvent invisibilisées, d'un quartier et de sa population. La finalité de ce projet s'inscrit dans un horizon de transformation de nos regards sur la ville : réinterroger les présupposés concernant la vie dans les quartiers dits "populaires" ; réinvestir le motif de l'expédition*

20. Site du projet : <http://www.correspondancescitoyennes.eu/>.

21. Pascal Nicolas-Le Strat, *Fabrique de sociologie (Chroniques d'une activité – Novembre 2010 / Février 2011)*, op. cit.

ethnographique pour le déconstruire, y compris sur le plan de l'actualité des attitudes parfois néo-coloniales dans nos disciplines (art, recherche, éducation) ». Les travaux des artistes, éducateurs et chercheurs, réalisés au cours de la phase-test de mars 2012, ont été publicisés sur le blog du projet²².

– Le séminaire *Usage et écologie des savoirs : vers une constitution mutuelle et réciproque de la connaissance*. Ce dispositif expérimenté de 2007 à 2012, même s'il est nommé avec le terme classique de séminaire, se présente avant tout comme un terrain collectif de recherche et d'expérimentation. Les personnes qui y sont associées venaient d'horizons différents et partageaient l'envie de développer des formes d'échange et de discussion qui échappent aux formats classiques, souvent hérités de l'université, qui hiérarchisent beaucoup les savoirs. Notre intention collective était bien d'agencer un espace-temps de travail qui ne se laisse pas trop facilement rattraper par les prises d'autorité, les jeux de hiérarchisation et les effets discriminatoires de qualification / disqualification. Pour le formuler dans les termes de Jacques Rancière, nous tentions un nouveau *partage du sensible*²³ à l'occasion de cette dynamique d'échanges intellectuels, en accordant leur meilleure part à tous les savoirs actifs et activés dans la situation, indépendamment de leur origine, statut et reconnaissance officielle ou statutaire.

Ces « terrains » explicitement constitués comme terrains d'expérience et de recherche ne résument pourtant pas l'ensemble de ma démarche sociologique au cours de ces dernières années. J'ai mené aussi, paral-

22. Site du projet *Expéditions* : <http://www.expedition-s.eu/>.

23. Jacques Rancière, *Le partage du sensible (Esthétique et politique)*, La Fabrique, 2000.

lèlement, mon travail de chercheur de manière plus disséminée, moins délimitée, au gré de rencontres qui m'ont fait découvrir nombre d'expérimentations collectives²⁴. J'ai eu le plaisir (épistémique et personnel) d'être invité par plusieurs collectifs et associé à leurs activités pour des durées plus ou moins longues, parfois le simple temps d'une rencontre-discussion, parfois des temps de présence auprès d'eux plus étendus, propices à un travail d'observation et à l'approfondissement des échanges. Dans le cadre de cette pratique de recherche disséminée, non circonscrite à « un » terrain au sens classique, je tente, dès que je le peux, d'établir avec les protagonistes de la situation des dispositifs d'« écritures impliquées²⁵ », à savoir des correspondances, parfois très soutenues, au moins à l'échelle de chaque semaine, ou de lectures croisées des journaux de terrain. Je suis alors lecteur des journaux tenus par les protagonistes de l'expérience — journaux dans lesquels ils développent l'observation et l'analyse de leur propre situation. Que ce soit sous la forme d'une correspondance ou de la lecture d'un journal de terrain, j'établis alors un dispositif d'investigation et d'exploration (donc bel et bien un dispositif de recherche) en coopération étroite avec les personnes immédiatement concernées. Le dispositif se construit donc à travers une pratique diariste et épistolaire. La correspondance et la co-lecture de journaux viennent

24. J'ai conçu et conduit ma recherche à partir de plusieurs sites de problématisation ou de plusieurs sites de construction. Voir à ce propos Sébastien Joffres, *Sites de construction*, 2016, en ligne : <http://encyclopedie.fabriquesdesociologie.net/sites-de-construction/>.

25. Remi Hess et Gabriele Weigand, « L'écriture du journal et de la correspondance. Une éducation tout au long de la vie », in Lucette Colin et Jean-Louis Le Grand (dir.), *L'éducation tout au long de la vie*, Anthropos / Économica, 2008, p. 125-137.

équiper le travail de recherche, au même titre que des entretiens ou des dispositifs d'observation. Ce sont des équipements de recherche particulièrement adaptés au développement d'une co-élaboration.

Enfin, l'ensemble des questions abordées dans cet ouvrage sont discutées et éprouvées collectivement au sein du réseau des *Fabriques de sociologie*. J'ai initié cette expérience, centrée sur les pratiques de recherche en situation d'expérimentation sociale, politique ou artistique, avec Martine Bodineau, chercheuse en sciences de l'éducation. Cette initiative a pu être lancée grâce au soutien de la Maison des Sciences de l'Homme Paris Nord. L'expérience se poursuit²⁶ ; elle se ramifie et se localise dans plusieurs villes : Saint-Denis, Montpellier, Grenoble, Rennes.

26. Les activités et réalisations des *Fabriques de sociologie* peuvent être consultées sur le site <http://www.fabriquesdesociologie.net/>. Martine Bodineau discute les enjeux existentiels, expérientiels et épistémiques de cette expérience dans sa thèse *La fabrique d'une sociologie de l'intérieur : regard ethnométhodologique sur un parcours d'apprentissage, de recherche et d'action*, Thèse de doctorat en sciences de l'éducation, Université Paris 8 — Saint-Denis, 2017.